

**DIPLÔME DE LANGUE ET LITTÉRATURE FRANÇAISES**  
**Sorbonne C2**

**PRODUCTION ÉCRITE - FOU**

Compte-rendu et commentaire

Note sur 40 – Durée : 2h30

1. Vous proposerez un **compte-rendu** de ce texte de 605 mots.
2. Vous proposerez ensuite à votre choix (Indiquez obligatoirement quel commentaire vous choisirez) :
  - a. Soit un commentaire argumenté du **passage** suivant en  $\pm 300$  mots (tolérance  $\pm 10\%$ ) : « **L'homme dépaysé, arraché à son cadre, à son pays, souffre dans un premier temps : il est plus agréable de vivre parmi les siens. Il peut cependant tirer profit de son expérience. Il apprend à ne plus confondre le réel avec l'idéal, ni la culture avec la nature : ce n'est pas parce que ces individus-ci se conduisent différemment de nous qu'ils cessent d'être humains. Parfois il s'enferme dans un ressentiment, né du mépris ou de l'hostilité de ses hôtes. Mais, s'il parvient à le surmonter, il découvre la curiosité et apprend la tolérance. Sa présence parmi les « autochtones » exerce à son tour un effet dépaysant : en troublant leurs habitudes, en déconcertant par son comportement et ses jugements, il peut aider certains d'entre eux à s'engager dans cette même voie de détachement par rapport à ce qui va de soi, voie d'interrogation et d'étonnement. »**
  - b. Soit un commentaire argumenté de la **question** suivante : « **Quels avantages et vertus peut-on prêter à la notion de dépaysement ?** » ( $\pm 300$  mots)

*Indiquez pour les deux exercices le nombre de mots utilisés. (Exemple : Il n'avait pas = 4 mots)*

**L'Homme dépaysé**

L'homme dépaysé, arraché à son cadre, à son pays, souffre dans un premier temps : il est plus agréable de vivre parmi les siens. Il peut cependant tirer profit de son expérience. Il apprend à ne plus confondre le réel avec l'idéal, ni la culture avec la nature : ce n'est pas parce que ces individus-ci se conduisent différemment de nous qu'ils cessent d'être humains. Parfois il s'enferme dans un ressentiment, né du mépris ou de l'hostilité de ses hôtes. Mais, s'il parvient à le surmonter, il découvre la curiosité et apprend la tolérance. Sa présence parmi les « autochtones » exerce à son tour un effet dépaysant : en troublant leurs habitudes, en déconcertant par son comportement et ses jugements, il peut aider certains d'entre eux à s'engager dans cette même voie de détachement par rapport à ce qui va de soi, voie d'interrogation et d'étonnement.

Ce livre même décrit, à la fois, un dépaysement géographique et quelques regards dépaysés.

Mon passage de Sofia à Paris m'a enseigné, je m'en aperçois maintenant, à la fois le relatif et l'absolu. Le relatif, car je ne pouvais plus ignorer que tout ne devait pas se passer partout comme dans mon pays d'origine. L'absolu aussi pourtant, car le régime totalitaire dans lequel j'avais grandi pouvait me servir, en toute circonstance, d'étalon du mal. De là, sans doute, mon

aversion simultanée, dans la pratique du jugement moral, pour ces deux frères ennemis que sont le relativisme du « tout se vaut » et le manichéisme du noir et du blanc.

Le dialogue intérieur dont je parle ne saurait se subdiviser à l'infini. Je ne crois pas aux vertus du nomadisme systématique, de l'accumulation illimitée des emprunts culturels. Pour être à l'aise dans une culture, de nombreuses années d'apprentissage sont nécessaires ; la durée limitée de la vie humaine nous empêche d'aller au-delà de deux ou trois expériences semblables.

À la Bulgarie et à la France s'est ajouté pour moi, depuis maintenant une trentaine d'années, un troisième pays, les États-Unis. Je ne pense pourtant pas encore le connaître vraiment malgré les liens d'amitié et même de parenté qui m'attachent à plusieurs personnes qui y habitent, malgré les visites quasi annuelles, je dois admettre que ce pays est pour moi avant tout un lieu où je me rends pour exercer ma profession.

Cela consiste, concrètement, à donner une conférence ou un cours dans le cadre d'un département de littérature - française, anglaise ou comparée. La vision que j'ai des États-Unis est donc tout à fait limitée : je n'y rencontre, pour ainsi dire, que des universitaires, j'habite moi-même une ville universitaire ou le quartier de l'université. Le reste du monde américain, je le perçois réfracté à travers les propos de mes interlocuteurs, les articles du journal ou les images de la télévision.

Ainsi, personne déplacée en trois pays, j'entretiens des rapports bien différents avec chacun d'eux. La Bulgarie est celui où j'ai grandi ; ce qu'il m'en reste aujourd'hui, à part les souvenirs personnels, est l'expérience - constitutive - de l'individu face à un régime totalitaire. La France est le pays où je vis, dont le destin me tient à cœur et dont je me sens le citoyen. Les États-Unis sont un lieu où je me rends pour exercer ma profession, où je rencontre des collègues plutôt que des compatriotes.

La seule chose que ces trois pays ont pour moi en commun (mais d'autres sont dans le même cas) est que j'y ai trouvé des amis avec qui je continue de vivre aujourd'hui, en présence ou en absence. Les pages qui suivent leur sont adressées et, pour cette raison, dédiées.



**TZVETAN TODOROV,**  
*L'Homme dépaysé, Seuil, collection « l'Histoire immédiate », Paris, 1996.*

Nombre de mots : 605

---

**TODOROV TZVETAN** (1939-2017), né en 1939 à Sofia (Bulgarie), Tzvetan Todorov émigre en France en 1963 pour fuir le communisme et poursuivre ses études. Fervent défenseur des traditions humanistes, Todorov est à la fois philosophe, sémiologue, linguiste et historien. Il est l'auteur de nombreux ouvrages traitant de littérature, d'histoire, de politique et de morale. Todorov meurt à Paris le 7 février 2017.